

Deuxième prix

Une visite au musée

La porte monumentale s'ouvre d'une simple pression de mes doigts sur la poignée, comme si le Musée d'Art et d'Histoire de Genève n'attendait que moi. Entrée paradoxale, car la porte qui suit le sas d'entrée se pousse avec l'épaule et en donnant toute sa force. Je suis accueillie par le dos d'un préposé. Par convention, nous ne nous disons jamais bonjour car alors il faudrait qu'il salue des cars entiers le dimanche.

Ce matin, le petit bureau d'accueil situé de l'autre côté du hall d'entrée est occupé. L'employé, affable, me demande ce que je désire voir. Je tente l'honnêteté en avouant une simple envie de café. Diplomate, il me répond que cela constituera en effet une excellente entrée en matière. Je descends le grand escalier rouge menant au restaurant. Le serveur est complètement à son aise derrière le bar. Il parvient à la fois à travailler et à mener une vie sociale compliquée apparemment composée de femmes ayant cédé et d'amis travaillant avec lui. Il est menacé par un énorme lustre en verre de Murano suspendu au dessus de sa tête, ce qui ajoute à son aura.

L'expresso est bon, servi avec un minuscule chocolat qu'il faut chasser autour de la soucoupe. Les petites tables rondes m'arrivent à l'os de la hanche. J'arrange mes vertèbres en arc au-dessus de la Tribune de Genève. Le Monsieur assis à la table à côté sent le tabac. Il boit un misérable renversé. La main palpe la pipe restée au fond de la poche. Il me demande si j'ai vu de belles choses. Je lui réponds que je ne viens que pour le restaurant, la vision de la Guillotine du Simplon avec le sac pour récupérer la tête m'ayant traumatisée petite fille. Il m'informe alors que cela fait un bail que la guillotine n'est plus là.

Je me lance dans le large escalier menant au premier. En l'absence de signalisation, j'opte pour la porte de gauche, que je parviens à ouvrir arqueboutée, en m'aidant des deux mains et d'un genou. Un gardien goguenard me regarde entrer et, devant mon air vacant, m'informe que je suis en train de remonter l'histoire dans le mauvais sens. Je lui réponds qu'il y a trop de monde dans l'autre ce qui le fait beaucoup rire car nous sommes en semaine et le musée est vide.

Il s'agit d'une première salle très agréable, avec ses œuvres simples que l'on peut regarder en coup de vent sans forcément s'arrêter. Je m'interroge devant une étrange installation de John Armleder. Le gardien prend sur lui de me raconter que cet artiste acclamé était, trente ans en arrière, enfermé dans la prison Saint-Antoine située juste là derrière. Je lui demande si il détient une petite histoire pour chacun des artistes exposés dans le musée. Il me répond qu'il y travaille. Son objectif : une page A4 par oeuvre.

La salle est séparée en deux par un pan de mur central. En pénétrant dans le second espace, mon regard est d'abord attiré par un cercle de pierres du Valais de Richard Long posé sur le sol en mosaïque. Je me demande si le revêtement et l'œuvre font bon ménage lorsqu'un champ magnétique puissant me tape sur l'épaule. Je me retourne. C'est une immense toile aux bords frangeux mais à la surface d'une netteté absolue. Un Olivier Mosset. Monochrome orange foncé à cheval entre le chaud et le froid. D'une simple flexion de la hanche et d'une avancée imperceptible de la mâchoire, le gardien me joue Mosset sur sa moto, cheveux au vent. Une vraie dégaine de Hell's Angels. Mais pourquoi avoir intitulé son œuvre « Orange Failure » ? Le gardien sèche.

Je poursuis mon chemin dans les salles en enfilades qui font le tour du premier étage. Le pas est vif car j'ai visité un jour le musée du Caire en m'arrêtant devant chaque objet

et je me suis bloqué le bas du dos pendant trois jours. Il y a toujours trop de choses à voir dans les musées. Pour moi qui ai tendance à souffrir du syndrome du grand magasin, c'est compliqué. Il faudrait venir admirer, à chaque fois, une seule œuvre. Refaire les trois heures de TGV plus les trois heures de queue devant le Jeu de Paume chaque week-end.

Dans la salle des chairs blêmes de Vallotton, un gardien livide articule des salutations vacillantes. J'abonde dans son sens en lui demandant où le peintre allait chercher ses modèles à la fin. Je lui suggère de passer aux Hodler. Il me quitte pour vérifier, inquiet, le grand climatiseur blanc dans l'angle. Il me confie qu'il fait quatorze degrés dans les salles à dix heures du matin et qu'il pousse un peu parfois un bon coup pour que ça monte plus vite.

Les tableaux sont suspendus bas et dans un classicisme absolu. Dans la salle d'angle aux murs gris, j'ai le temps de m'ennuyer un peu. A l'ère de l'interactivité, il me manque un bouton à enfoncer, un casque à chausser sur mes oreilles, quelque chose à toucher, à ouvrir, à découvrir. Le froid me pousse en avant. J'arrange mes bras inutiles autour de moi dans une vaine tentative de joindre mes mains dans mon dos pour avoir plus chaud. La grande salle des arbres du milieu dix-neuvième où chaque feuille est un coup de pinceau. La salle rouge aux sentences impitoyables. La salle aux robes blanches éclatantes et aux seins de Lady Louisa Maners, peinte par un certain John Hoppner en 1805, qui a peut-être un peu exagéré. La salle théâtrale et la mode des chiens tout pelés avec des mâchoires pleines de dents et des pattes pleines de griffes.

Dans la salle de la mise au tombeau de Véronese, je suis attirée par une tache de couleur en bas à droite du tableau. Il s'agit d'un homme marchant recourbé et enveloppé de sa toge. Celle-ci est d'un mauve qui me ravit. Un mauve libre, comme frotté avec des restes de peinture. Je plaque par-dessus les quelques filaments du orange de Mosset qui affleurent à l'arrière de mes yeux. Rouge. Soudain je comprends pourquoi Mosset a intitulé sa toile « Orange failure ». Bien sûr. Tous les expressos sont bruns, tous les serveurs sont beaux et tous les carrés sont rouges. Il n'y a que les presse-agrumes qui soient oranges, les canots de sauvetage, les cartes du Tribolo. Ravie de cette illumination, je reprends ma promenade.

Le gardien de la grande salle du fond aux motifs religieux exécute très sobrement son cahier des charges. Dans son champ de vision figurent plusieurs têtes grises de Saint-Jean Baptiste, la peau du cou tranchée en zigzags. Je lui fais voir mon profil et le léger claquement de dents qui secoue mon menton. Il s'étonne et me rétorque qu'il n'a pas du tout froid. Je réponds qu'alors il n'a pas oublié ce matin de mettre ses dessous pour le ski. Il me regarde sans comprendre. Je pense qu'il joue au Scrabble sur son téléphone portable.

Le tour est bouclé. Tirer la grande porte en fer du bras ne suffit pas. Il me faut balancer l'entier de mon corps vers l'arrière sur les talons pour l'ouvrir des deux mains, manquant m'arracher la peau des paumes. J'émerge, étonnamment fraîche, du quatorzième. Je repars dans la première salle pour un dernier coup d'œil complice au Mosset. Puis je redescends l'escalier rouge, le cheveu bombé, la pommette rose. Je suis la vague orange. Je porte une veste à franges. Le préposé à l'entrée me regarde juste à côté des yeux. Moi, juste à côté des siens.